

La cause existait, réelle, terrible, effrayante, et la voici : Pauline avait entrevu tout à coup, au milieu d'un groupe, à quelques pas du fauteuil sur lequel elle était assise, un homme de haute taille dont les traits rappelaient d'une façon frappante le visage de son premier mari.

— Roland de Lascars n'est pas mort ! s'était-elle dit avec une immense terreur, c'est lui ! Je suis perdue !...

Heureusement pour la pauvre femme défaillante, la réflexion vint presque aussitôt, sinon la rassurer tout à fait, du moins lui rendre une sorte de doute, et par conséquent d'espoir. Le personnage qui venait d'attirer si fatalement son attention ressemblait en effet au baron de Lascars de la manière la plus inquiétante, mais les ressemblances inouïes, invraisemblables même à force d'être exactes, ne sont pas sans exemple. Pauline le savait bien ; d'ailleurs, l'inconnu était basané autant qu'un mulâtre, et ses cheveux noirs très ondulés, presque crépus, qu'il portait sans poudre, au mépris de la mode, se dressaient sur son front comme la crinière d'un lion d'ébène. Or, Roland de Lascars avait toujours eu le teint d'un Français et les cheveux lissés et brillants. En outre, Pauline se croyait matériellement certaine que son premier mari était mort, et enseveli sous les ruines de la glacière incendiée. Ceci nous explique comment il lui fut possible de reprendre rapidement son calme et son empire sur elle-même après la soudaine et foudroyante impression d'effroi dont nous connaissons les résultats. Madame d'Hérouville se dit tout ce qui précède en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire. Lorsqu'elle releva les yeux pour hasarder un nouveau regard vers le Sosie bronzé d'un fantôme, elle reçut en plein cœur une nouvelle commotion, presque aussi violente que la première. Le vivant portrait de Lascars était sorti de la foule ; il s'approchait d'elle lentement, mais sans lui accorder une attention particulière, sans paraître même remarquer sa présence. Pauline frissonnait de tous ses membres.

— Eh ! bonsoir, monsieur le vicomte, s'écria madame de Langeac en s'adressant à ce personnage, soyez le bienvenu mille fois !... Je parlais de vous à l'instant à ma charmante voisine, la marquise d'Hérouville, et je lui racontais, mais fort en abrégé, votre épopée chevaleresque. Elle désirait vivement vous connaître, et je vais vous présenter sans retard... Ma chère Pauline, ajouta la vieille marquise en s'adressant à la tremblante jeune femme, M. le vicomte de Cavaroc... un gentilhomme d'un autre âge... un héros des anciens temps.

Le prétendu Cavaroc, qui venait d'appuyer ses lèvres sur la main ridée que lui tendait madame de Langeac, s'inclina respectueusement devant Pauline en murmurant :

— Je n'aurais point osé solliciter l'honneur qui m'est fait, madame la marquise, mais il me remplit de joie et me comble de reconnaissance.

— Que Dieu ait pitié de moi ! pensa madame d'Hérouville, c'est la même voix comme c'est le même visage !...

Le nouveau venu sembla comprendre que la jeune femme ne désirait nullement entamer un entretien avec lui, il n'ajouta pas un seul mot à son adresse, puis, comme en ce moment les petites flûtes, les hautbois et les violons de l'orchestre entamaient la ritournelle d'un menuet, il salua Mathilde et lui dit :

— Daignerez-vous me faire la grâce, mademoiselle, de m'accepter pour cavalier ?

Pauline, ranimée soudain, eut la volonté ferme d'imposer un refus à sa belle-sœur ; elle ébaucha même un geste rapide, mais il était trop tard ; la jeune fille, trop curieuse de voir et d'entendre de près ce personnage que la marquise de Langeac venait de désigner comme un gentilhomme d'un autre âge, comme un héros des anciens temps, avait posé déjà sa main sur la main du vicomte de Cavaroc, et s'éloignait avec lui dans les salons.

— Eh bien, ma chère enfant, demanda la vieille dame à Pauline, comment le trouvez-vous, mon Amadis des Gaules, mon chevalier guerroyeur, mon pourfendeur de Turcs et de panthères, mon généralissime des armées du sultan ? Comment le trouvez-vous ?

— Je ne sais, balbutia madame d'Hérouville d'une voix presque éteinte, je ne l'ai pas regardé.

— Mais c'est presque du dédain cela, savez-vous ? répliqua la douairière, à moins, toutefois, ajouta-t-elle en souriant, que vous n'ayez la crainte de vous laisser surprendre par une admiration trop vive pour mon beau ténébreux. Ai-je deviné juste ? voyons...

Étonnée de ne point recevoir de réponse, la marquise de Langeac se tourna vers Pauline et s'aperçut qu'elle était redevenue plus pâle et plus défaillante que jamais.

— Eh quoi ! chère enfant, s'écria-t-elle, voilà votre vilaine crise revenue ! Ceci m'inquiète et me désole, en vérité, plus que je ne saurais le dire ! Comte de Rieux, je vous en prie, courez prévenir M. d'Hérouville.

Le jeune comte ne perdit pas une minute pour se mettre à la recherche du marquis, et ce ne fut point sans peine qu'il parvint à le rejoindre dans un lointain salon de jeu où Tancrede s'occupait à perdre galamment au pharaon quelques centaines de louis.

— Madame la marquise est souffrante, lui dit-il, hâtez-vous de la rejoindre.

En apprenant cette mauvaise nouvelle, Tancrede devint livide, son cœur cessa de battre ; il abandonna la salle de jeu, et s'élança au milieu de la foule, à la façon d'un sanglier qui traverse un épais fourré. Cette manière insolite de s'ouvrir un passage n'était assurément point de mise dans un salon aristocratique par excellence, aussi Tancrede, fendant les groupes comme un boulet de canon, aurait récolté, sans aucun doute, chemin faisant, vingt provocations immédiates et autant de duels pour le lendemain, si le comte de Rieux, qui marchait derrière le marquis et pour ainsi dire dans son sillage, n'avait eu soin de répéter à chaque pas :

— Madame la marquise d'Hérouville vient de se trouver mal !...

Personne, dans le monde patricien, n'ignorait l'amour profond et exclusif de Tancrede pour sa femme ; la raison sembla donc bonne et l'excuse parut valable. La marquise se trouvant mal, le marquis avait le droit incontestable de coudoyer et même de bousculer ses meilleurs amis, afin de la rejoindre au plus vite ! Lorsque Tancrede arriva dans le salon où se trouvait madame de Langeac et Pauline, la jeune femme allait beaucoup mieux, la seconde crise s'étant terminée presque aussi rapidement que la première ; cependant, son visage trahissait encore, par d'irréductibles stigmates, la douloureuse angoisse qu'elle venait de subir. Et elle tendit la main à Tancrede.

— Ce n'était rien, mon ami, lui dit-elle en souriant. M. le comte de Rieux, j'en suis sûre, aura sans le vouloir exagéré ma passagère faiblesse. Il t'a fait grand-peur, je le vois bien, car te voilà plus pâle et plus ému que moi !

— Pauline, demanda le marquis d'une voix tremblante, es-tu vraiment remise ? Ne parles-tu point ainsi pour me rassurer ?

Ce fut madame de Langeac qui répondit :

— Mon cher marquis, fit-elle, moi aussi, j'ai été très inquiète, puisque c'est sur ma demande que le comte de Rieux s'est mis à votre recherche. Mais maintenant tout va bien, je vous l'affirme, et notre belle Pauline reprendra dans un instant ses brillantes couleurs.

— Mais enfin, reprit Tancrede, que s'est-il passé ?

— Il ne s'est rien passé, mon ami, murmura la jeune femme, un malaise subit, inexplicable, tel que je n'en ai jamais ressenti, s'est à deux reprises emparé de moi, et, de même qu'il était venu sans cause, il a disparu sans laisser de traces.

— Est-ce bien vraie ?... demanda Tancrede avec insistance.

— Sans laisser d'autres traces, du moins, reprit Pauline, qu'un peu de faiblesse, pour laquelle il m'est besoin que d'un seul remède, le repos. Je désire donc retourner à l'hôtel aussitôt que Mathilde aura été ramenée près de moi par son danseur.

— Rien ne me semble plus sage et plus prudent, en effet, répondit le marquis, et je vais donner l'ordre à mes gens de faire avancer la voiture.

XI

Tancrede venait à peine de quitter sa femme pour se diriger vers le vestibule où stationnaient les valets de pied, lorsque, du côté opposé, le prétendu vicomte de Cavaroc reparut, donnant le

bras à mademoiselle d'Hérouville. Le bizarre personnage dont la marquise de Langeac faisait un si grand cas semblait au mieux avec la jeune fille. Il lui parlait d'un air animé, et Mathilde l'écoutait le sourire sur les lèvres. Pauline le regarda cette fois avec une attention dévorante tandis qu'il s'avançait. Il lui parut plus grand que ne l'avait été le baron de Lascars... son teint asané, ses cheveux crépus achevèrent de lui persuader qu'elle venait d'être la dupe d'une erreur de son imagination, et que la ressemblance entre le vivant et le mort était vague et douteuse. Une fois cette conviction entrée dans son esprit, la marquise poussa un long soupir de soulagement et elle se dit :

— Décidément j'étais folle... ce n'est pas lui... ce ne peut pas être lui.

— Mademoiselle d'Hérouville me fera-t-elle l'honneur de danser un second menuet avec moi ? demanda le faux Cavaroc lorsque la jeune fille eut repris sa place entre Pauline et madame de Langeac.

— Volontiers, monsieur le vicomte... répondit Mathilde. le prochain menuet appartient à M. de Rieux, mais je puis vous promettre le suivant.

La marquise d'Hérouville intervint.

— Ma chère Mathilde, dit-elle, tu prends des engagements qu'il te sera impossible de tenir.

— Pourquoi donc ? demanda la jeune fille en accompagnant ses paroles d'une charmante petite moue.

— Nous quittons le bal.

— Déjà ! s'écria Mathilde avec un effroi sincère, mais il n'est pas l'heure de se retirer ! vois donc, ma sœur, on arrive encore.

— Aussi ne songerais-je point à interrompre tes plaisirs si la plus impérieuse nécessité ne m'y forçait... répliqua Pauline ; ne m'accuse pas d'égoïsme, chère enfant, mais nous partons parce que je suis souffrante.

Mathilde aimait tendrement sa belle sœur ; elle le prouva bien en cette occurrence, car elle ne songea plus à regretter le bal et la danse, et elle s'empressa de donner à Pauline les témoignages empreints d'un vif et sincère intérêt.

— Mademoiselle, reprit le prétendu Cavaroc, puisqu'il me faut aujourd'hui renoncer à l'accomplissement d'une promesse qui me comblait de joie, vous me permettrez du moins, je l'espère d'en réclamer l'exécution la première fois que j'aurai l'honneur de vous rencontrer dans le monde ?

— Sans aucun doute, monsieur, répondit Mathilde. Je vous dois un menuet et je payerai ma dette.

Le bizarre personnage s'inclina devant la jeune fille et devant mesdames de Langeac et d'Hérouville puis il se perdit dans la foule. Au bout de dix minutes, Tancrede reparut.

— Le carrosse est devant la porte de l'hôtel, dit-il, et ce n'a pas été chose facile de le faire avancer jusque-là, car la cour et la rue sont encombrées d'équipages d'une façon vraiment inimaginable ! les chevaux se cabrent, les cochers jurent, les valets crient ; les roues se heurtent, c'est un désordre et une confusion inouïs dont nous en sortirons pas sans peine.

Sous le vestibule, tandis que la marquise et Mathilde s'enveloppaient dans leurs pelisses, deux grands valets de pied, vêtus d'éclatantes livrées rouge, noir et or, drapaient sur les épaules du héros de madame de Langeac, un manteau d'une incomparable magnificence. Tancrede regarda avec quelque curiosité, mais sans étonnement, ce personnage basané, dont le visage et la livrée le frappaient. L'aventurier salua respectueusement les deux femmes et quitta le vestibule, suivis de ses laquais.

— Tu connais ce gentilhomme ? demanda Tancrede à Pauline.

— La marquise de Langeac me l'a présenté, répondit la jeune femme d'une voix un peu tremblante.

— Il se nomme ?

— Le vicomte de Cavaroc, je crois.

— Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom ; M. de Cavaroc, j'imagine, est étranger ?

— Nullement, c'est un compatriote de madame de Langeac.

— Son teint bronzé lui donne l'air d'un Indien bien plus que d'un Français.